

Joyce DiDonato La mezzo-soprano de Kansas City

PARCOURS	1969	2000	2002	2005	2008	2008
	Naissance à Kansas City (Etats-Unis).	Débuts internationaux à Tel-Aviv.	Interprète Rosine dans « Le Barbier de Séville », à l'Opéra de Paris.	Débuts au Metropolitan Opera de New York.	Premier récital discographique pour Virgin Classics.	Récital Haendel à Paris, Salle Pleyel, le 9 décembre.

La chanteuse revient à Paris pour un récital Haendel, mardi 9 décembre. Après des débuts difficiles, elle est aujourd'hui l'une des interprètes les plus sollicitées

Le danger, pour son image, est sa blondeur, sa beauté candide de cover-girl dont usent et pourraient abuser ses portraits photographiques officiels. Elle a un regard qui sait fixer l'objectif d'un air spécial et reconnaissable, et qui, au fond, n'est pas si candide que cela... Si la mezzo-soprano américaine Joyce DiDonato n'était pas aussi intelligente, simple et directe, on pourrait volontiers la prendre pour une jolie poupée glacée de la chose lyrique.

Mais DiDonato chante souvent des « rôles à pantalons » comme disent les Anglo-Saxons des rôles travestis, et cette native de Kansas City, qui y habite toujours entre deux voyages entre les Etats-Unis et l'Europe, où elle chante beaucoup, a le bon sens chevillé au corps et une âme de brasero. On l'avait entendue à Paris, en récital, en avril 2007, devant une Salle Gaveau quasiment vide. En deux temps trois mouvements, sans se laisser aller au découragement, elle chauffait son public et ce fut pour les rares présents une soirée inoubliable. Elle consacre, mardi 9 décembre à Paris, Salle Pleyel, un récital à Haendel.

« Elle a ce côté typiquement américain qui est si formidable pour le travail, témoigne le chef d'orchestre Christophe Rousset avec qui elle a enregistré un récital d'airs de Haendel qui paraît chez Virgin Classics. Elle parait ses manchettes, travaille et accepte d'écouter d'autres points de vue. Quand les chanteuses refusent le changement,



c'est en général qu'elles ne peuvent pas l'assumer techniquement. Joyce accepte car elle peut le faire. »

Cette part d'elle-même, très « Yes I can », a été particulièrement heureuse le soir de l'élection de Barack Obama : « Oui, j'ai été fière de ce moment, de l'Amérique. Un Noir à la tête de ce pays m'a rappelé que, vraiment, tout y était possible. » C'est pour cela qu'elle reste attachée à sa ville natale : « J'adore l'Europe, mais retrouver régulièrement mes racines et mon mari, Leonardo Vordoni, qui n'est pas souvent là non plus car il est chef d'orchestre, m'est indispensable. »

Elle assure ne pas être le genre à se complaire « dans le triste sort de la chanteuse en son exil solitaire ». Elle dit adorer son métier et travailler avec des familles qui se recomposent à chaque production. « J'ai la chance de me trouver aujourd'hui la plupart du temps contente de ce que ma voix produit.

« Je n'ai aucune raison de ne pas être heureuse et je me fais une obligation de l'être »

« Je n'ai aucune raison de ne pas être heureuse et je me fais une obligation de l'être. »

Car elle ne le fut pas toujours. A 25 ans, elle découvre qu'elle fait fausse route vocalement, reprend sa technique de zéro et trime pendant trois longues années. Puis, à ses débuts, elle se retrouve à devoir percer dans un métier enva-

hi par une armée de mezzo-sopranos : Cecilia Bartoli, la reine mère incontestée du royaume de la tessiture, mais aussi Jennifer Larmore, Anne Sofie von Otter, Susan Graham, Lorraine Hunt Lieberson, Vesselina Kasarova, Vivica Genaux, Sophie Koch, Magdalena Kozena. Redoutable concurrence. Elle terminait ses études, au début des années 1990, au moment où Cecilia Bartoli devenait une vedette internationale. « Je me souviens de l'avoir entendue chanter "Una voce poco fa" du Barbier de Séville de Rossini et de m'être dit : ma fille, si tu veux faire aussi bien, il va falloir te bouger. »

On entend dire que les sopranos sont des ennemies mortelles et les mezzos de bonnes copines. « Ce n'est pas toujours vrai, s'amuse Joyce DiDonato, mais écoutez, les choses sont simples : j'ai du travail et mes consœurs aussi car nous ne nous ressemblons pas. »

D'ailleurs se poserait-on la question à propos de pianistes et de violonistes concertistes, qui sont aussi légion et balisent les mêmes océans musicaux ? Elle se dit troublée, simplement, de devoir bientôt chanter en création un cycle de mélodies que le compositeur Peter Lieberson avait destiné à son épouse, Lorraine Hunt Lieberson, qu'elle admirait et qui est morte en 2006, à l'âge de 52 ans. « Je vais simplement rendre hommage, sans essayer de l'évoquer dans ma manière de chanter, à cette belle artiste trop tôt disparue. C'est une expérience étrange mais que je prends de manière positive. »

Comme Renée Fleming, aujourd'hui grande diva, Joyce DiDonato a eu des débuts difficiles. Et comme sa consœur et compatriote, elle doit une fière chandelle à Hugues Gall, l'ex-directeur de l'Opéra de Paris, qui n'a pas attendu sa célébrité pour faire confian-

ce à la jeune chanteuse. Elle avait passé treize auditions consécutives en Europe, de Nancy à Séville, de Lausanne à Edimbourg. Refusée partout. La dernière était pour l'Opéra de Paris. « Je me suis donc dit : "Ça ne marchera pas." » Hugues Gall l'a entendue et immédiatement engagée. Elle a cru que c'était pour un petit rôle, mais non : il lui a d'emblée confié celui de Rosine dans *Le Barbier de Séville*, en 2002 dans la production de Coline Serreau. « Je lui serai à jamais reconnaissante de cette confiance qu'il m'a accordée. »

Forte de ce premier grand engagement, qui suivait de peu ses débuts à Tel-Aviv dans *l'Isabella*, de *L'Italiane à Alger*, de Rossini, puis à Amsterdam dans le rôle de Sesto, du *Giulio Cesare*, de Haendel, Joyce DiDonato a brûlé les planches des plus grandes institutions lyriques internationales : Covent Garden en 2003, le Festival d'Aix-en-Provence en 2004, la Scala de Milan et le Festival de Pesaro en 2005 et, enfin, le Metropolitan Opera de New York la même année.

Si on lui parle de tel ou tel rôle qu'elle pourrait aborder, Joyce DiDonato répond en général : « Peut-être, mais pas tout de suite... » Attachée au bel canto, ce beau chant qu'on trouve dans la musique italienne de Haendel à Bellini, elle s'est cependant amourachée de la *Cendrillon* de Jules Massenet, et s'appête à considérer le rôle de Charlotte, dans *Werther*, du même Massenet. Nul doute que son excellent français chanté la servira.

Elle est bonne lectrice – « *mauvaise mémorisatrice* », avoue-t-elle – et n'hésite pas à se frotter à des partitions d'aujourd'hui, comme *Dead Man Walking* (2000), de Jake Heggie (né en 1961), tout en restant attachée à ses trois compositeurs de prédilection : Haendel, Rossini, Mozart.

De Richard Strauss, elle chante le Compositeur, dans *Ariane à Naxos*, et Oktavian dans *Le Chevalier à la rose*. Pas question, pour l'heure, de rêver pour autant à la Maréchale, dans ce dernier opéra, un rôle trop haut de tessiture. Elle a des aigus pourtant, mais mezzo-soprano elle est et veut rester. Joyce DiDonato sait décidément ce qu'elle peut et ne peut pas faire et a l'heureuse sagesse de savoir dire, quand il le faut : « Non, je ne peux pas. » ■

RENAUD MACHART
PHOTO AURÉLIA FREY
POUR « LE MONDE »